

Mario Vargas Llosa

Le rêve du Celte



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Mario Vargas Llosa

Le rêve du Celte

*Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan et Anne-Marie Casès*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

EL SUEÑO DEL CELTA

© *Mario Vargas Llosa, 2010.*

© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

Né en 1936 au Pérou, Mario Vargas Llosa passe une partie de son enfance en Bolivie. Dès l'âge de quatorze ans, il est placé à l'Académie militaire Leoncio Prado de Lima qui lui laisse un sinistre souvenir. Parallèlement à ses études universitaires, il collabore à plusieurs revues littéraires et, lors d'un bref passage au Parti communiste, découvre l'autre visage du Pérou. Il se lance dans le journalisme comme critique de cinéma et chroniqueur. Il obtient une bourse et part poursuivre ses études à Madrid où il passe son doctorat en 1958. L'année suivante, il publie un recueil de nouvelles très remarqué, *Les caïds*, et s'installe à Paris. Il publie de nombreux romans, couronnés par des prix littéraires prestigieux. Devenu libéral après la révolution cubaine, il fonde un mouvement de droite démocratique et se présente à l'élection présidentielle de 1990, mais il est battu au second tour. Romancier, critique, essayiste lucide et polémique (*L'utopie archaïque*), Mario Vargas Llosa est considéré comme l'un des chefs de file de la littérature latino-américaine. Il a reçu le prix Nobel de littérature en 2010.

*Pour Álvaro, Gonzalo et Morgana.
Et pour Josefina, Leandro,
Ariadna, Aitana, Isabella et Anaís.*

« Chacun de nous est, successivement, non pas un, mais plusieurs. Et ces personnalités successives, qui émergent les unes des autres, présentent le plus souvent entre elles les contrastes les plus étranges et les plus saisissants. »

José Enrique Rodó
Motivos de Proteo

CONGO

I

Lorsque s'ouvrit la porte de sa cellule, en même temps que le flot de lumière et un coup de vent, le bruit de la rue pénétra aussi, amorti par les murs de pierre, et Roger se réveilla, dans l'effroi. Clignant des yeux, l'esprit encore embrumé, faisant effort pour se ressaisir, il aperçut, appuyée au chambranle de la porte, la silhouette du *sheriff*. Son visage flasque, aux moustaches blondes et aux petits yeux malveillants, le contemplait avec l'antipathie qu'il n'avait jamais tenté de dissimuler. Voilà un type qui souffrirait si le gouvernement anglais répondait favorablement à son recours en grâce.

— Visite, murmura le *sheriff*, sans le quitter des yeux.

Il se leva, se frottant les bras. Combien de temps avait-il dormi ? L'un des supplices de la prison de Pentonville était de perdre la notion du temps. Dans celle de Brixton et à la Tour de Londres il entendait les coups de cloche qui marquaient les demies et les heures ; ici, l'épaisseur des murs ne laissait arriver à l'intérieur du cachot ni le bruit des cloches des églises de Caledonian Road ni le brouhaha du marché d'Islington, et les gardes postés à la porte respectaient à la

lettre l'ordre de ne pas lui adresser la parole. Le *sheriff* lui passa les menottes et lui fit signe de le précéder. Était-ce son avocat qui lui apportait quelque bonne nouvelle? Le cabinet ministériel se serait-il réuni, aurait-il pris une décision? Peut-être le regard du *sheriff*, plus lourd que jamais de la répulsion qu'il lui inspirait, s'expliquait-il par une commutation de peine. Il marchait dans le long couloir de briques rouges noircies par la crasse, entre les portes métalliques des cellules et des murs décolorés où s'ouvrait dans la partie haute, tous les vingt ou vingt-cinq pas, une fenêtre grillagée par laquelle il parvenait à apercevoir un petit bout de ciel grisâtre. Pourquoi avait-il si froid? On était en juillet, au cœur de l'été, pas de raison d'être glacé au point d'avoir la chair de poule.

En pénétrant dans l'étroit parloir des visiteurs, il fut déçu. Celui qui l'y attendait n'était pas son avocat, *maître*¹ George Gavan Duffy, mais l'un de ses assistants, un jeune homme roux et dégingandé, aux pommettes saillantes, mis comme un gandin, qu'il avait vu pendant les quatre jours du procès s'affairer à un va-et-vient de papiers pour les avocats de la défense. Pourquoi *maître** Gavan Duffy, au lieu de venir en personne, envoyait-il un de ses stagiaires?

Le jeune homme lui jeta un regard froid. Il y avait dans ses pupilles de la colère et du dégoût. Quelle mouche le piquait, cet imbécile? « Il me regarde comme si j'étais une bête nuisible », pensa Roger.

— Du nouveau?

Le jeune homme fit un signe de tête négatif. Il prit une grande inspiration avant de parler :

— Pour la demande de remise de peine, c'est trop

1. En français dans le texte. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

tôt, murmura-t-il, sèchement, avec une grimace qui le désarticulait encore plus. Il faut attendre la réunion du conseil des ministres.

Roger était gêné par la présence du *sheriff* et de l'autre gardien dans le minuscule parloir. Malgré leur silence et leur immobilité, il savait qu'ils ne perdaient pas un mot de tout ce qu'eux étaient en train de dire. Cette pensée l'oppressait et rendait sa respiration difficile.

— Mais, compte tenu des derniers événements, ajouta le jeune homme roux, en clignant des yeux pour la première fois et en ouvrant et fermant exagérément la bouche, tout est devenu maintenant plus difficile.

— Les nouvelles du dehors n'arrivent pas à Pentonville Prison. Que s'est-il produit ?

Et si l'amirauté allemande s'était enfin décidée à attaquer la Grande-Bretagne à partir des côtes d'Irlande ? Et si l'invasion dont il rêvait avait lieu et que les canons du Kaiser vengeaient à cet instant même les patriotes irlandais fusillés par les Anglais lors de l'Insurrection de Pâques ? Si la guerre avait pris cette tournure, ses plans se réalisaient, malgré tout.

— Il est maintenant devenu difficile, voire impossible, de réussir, répéta le stagiaire.

Il était pâle, contenait son indignation, et Roger devinait son crâne sous sa peau blanchâtre. Il sentit que, dans son dos, le *sheriff* souriait.

— De quoi parlez-vous ? M. Gavan Duffy était optimiste au sujet du recours. Que s'est-il passé pour qu'il change d'opinion ?

— Vos cahiers, dit le jeune homme en détachant les syllabes, avec une autre moue de dégoût. — Il avait baissé la voix et Roger avait du mal à l'entendre. — Scotland Yard les a découverts, dans votre maison d'Ebury Street.

Il fit une longue pause, attendant que Roger dise quelque chose. Mais comme celui-ci gardait le silence, il donna libre cours à son indignation et tordit la bouche :

— Comment avez-vous pu être aussi insensé, mon pauvre ami ? — Il parlait avec une lenteur qui soulignait sa rage. — Comment avez-vous pu mettre noir sur blanc de telles choses, mon pauvre ami ? Et, tant qu'à le faire, comment n'avez-vous pas pris la précaution élémentaire de détruire ces cahiers avant de vous mettre à conspirer contre l'Empire britannique ?

« Ce blanc-bec m'insulte en me traitant de "pauvre ami" », pensa Roger. C'était un malappris, ce morveux maniéré, pour parler sur ce ton à quelqu'un qui avait bien deux fois son âge !

— Des fragments de ces cahiers circulent en ce moment de tous côtés, ajouta le stagiaire, plus calme, bien que toujours irrité, maintenant sans le regarder. À l'Amirauté, le porte-parole du ministre, le capitaine de vaisseau Reginald Hall en personne, en a remis des copies à des douzaines de journalistes. Elles courent dans tout Londres. Au Parlement, à la Chambre des Lords, dans les clubs libéraux et conservateurs, dans les rédactions, dans les églises. On ne parle que de ça dans la ville.

Roger ne disait rien. Il ne bougeait pas. Il éprouvait, à nouveau, cette étrange sensation qui s'était souvent emparée de lui ces derniers mois, depuis le pluvieux petit matin gris d'avril 1916 où il avait été arrêté, transi, dans les ruines de McKenna's Fort, dans le sud de l'Irlande : il ne s'agissait pas de lui, c'était d'un autre qu'ils parlaient, à un autre qu'arrivaient ces choses.

— Je sais que votre vie privée ne me regarde pas, ni M. Gavan Duffy ni personne, ajouta le jeune sta-

giaire, s'efforçant de modérer la colère qui imprégnait sa voix. Il s'agit d'une affaire strictement professionnelle. M. Gavan Duffy a voulu vous mettre au courant de la situation. Et vous prévenir. Le recours en grâce peut se trouver compromis. Ce matin, il y a déjà dans quelques journaux des protestations, des défections, des rumeurs sur le contenu de ces cahiers. L'opinion publique favorable au recours pourrait se voir affectée. Simple supposition, bien sûr. M. Gavan Duffy vous tiendra informé. Désirez-vous que je lui transmette un message ?

Le prisonnier refusa, d'un mouvement presque imperceptible de la tête. Aussitôt, il pivota sur ses talons, se retrouvant face à la porte du parloir. Le *sheriff* fit, de son visage joufflu, un signe au gardien. Celui-ci tira le lourd verrou et la porte s'ouvrit. Il trouva interminable le retour à la cellule. Durant le parcours du long couloir aux dures parois de briques rougeâtres il eut l'impression d'être à tout moment sur le point de trébucher et de s'étaler à plat ventre sur ces pierres humides, sans plus pouvoir se relever. En arrivant à sa porte métallique, il se souvint : le jour où on l'avait amené à Pentonville Prison le *sheriff* lui avait dit que tous les accusés qui avaient occupé cette cellule, sans exception, avaient fini sur l'échafaud.

— Est-ce que je pourrai prendre une douche, aujourd'hui ? demanda-t-il avant d'entrer.

L'obèse geôlier fit non de la tête, le regardant dans les yeux avec la même répugnance que celle que Roger avait perçue dans le regard du stagiaire.

— Vous ne pourrez pas vous doucher avant le jour de l'exécution, dit le *sheriff*, en savourant chaque mot. Et, ce jour-là, seulement si c'est votre dernière volonté. D'autres, au lieu de la douche, préfèrent un bon repas. Mauvaise affaire pour Mr Ellis, parce qu'alors, quand

ils ont la corde au cou, ils font sur eux. Et ils salopent tout. Mr Ellis est le bourreau, au cas où vous ne le sauriez pas.

Quand il entendit la porte se refermer derrière lui, il alla s'allonger sur son mince grabat. Il ferma les yeux. Il aurait été bon de sentir l'eau froide de ce tuyau lui horripiler la peau et la bleuir de froid. À Pentonville, les prisonniers, à l'exception des condamnés à mort, pouvaient se laver au savon une fois par semaine sous ce jet d'eau froide. Et les conditions des cellules étaient passables. En revanche, il se rappela avec un frisson la saleté de la prison de Brixton, où il s'était rempli de poux et de puces qui pullulaient dans le matelas de son grabat et lui avaient couvert de piqûres le dos, les jambes et les bras. Il s'efforçait d'y fixer sa pensée, mais sans cesse lui revenaient en mémoire le visage dégoûté et la voix odieuse du stagiaire roux appréhété comme une gravure de mode que *maître** Gavan Duffy lui avait envoyé au lieu de venir en personne lui apporter ces mauvaises nouvelles.

II

De sa naissance, le 1^{er} septembre 1864, à Doyle's Cottage, Lawson Terrace, dans le faubourg de Sandycove, à Dublin, il ne gardait, certes, aucun souvenir. Mais s'il n'oublia jamais qu'il avait vu le jour dans la capitale de l'Irlande, longtemps dans sa vie il tint pour assuré ce que son père, le capitaine Roger Casement, qui avait honorablement servi huit années durant au 3^e Régiment de dragons légers, en Inde, lui avait inculqué : que son véritable berceau se trouvait au comté d'Antrim, au cœur de l'Ulster, l'Irlande protestante et pro-britannique, où la lignée des Casement était établie depuis le xviii^e siècle.

Roger reçut l'éducation anglicane de la Church of Ireland, tout comme sa sœur Agnes (Nina) et ses frères Charles et Tom — tous trois plus âgés que lui —, mais, avant même d'avoir l'âge de raison, il devina qu'en matière de religion l'harmonie ne régnait pas comme dans tout le reste au sein de sa famille. Même un enfant en si bas âge n'était pas sans remarquer que sa mère, lorsqu'elle se trouvait avec ses sœurs et ses cousins d'Écosse, se comportait d'une façon qui semblait dissimuler quelque chose. Il découvrirait quoi, déjà adolescent : en dépit de son apparente conversion au

protestantisme, pour pouvoir épouser son père, Anne Jephson était, en cachette de son mari, demeurée catholique (« papiste », aurait dit le capitaine Casement), se confessant, allant à la messe et communiant, et lui-même avait reçu, dans le plus grand secret, le baptême catholique à l'âge de quatre ans, pendant des vacances qu'avec ses frères et sa sœur ils avaient passées en compagnie de leur mère à Rhyl, dans le nord du pays de Galles, chez les tantes et oncles maternels qui habitaient là.

En ce temps-là, à Dublin, ou lorsqu'ils séjournèrent brièvement à Londres et à Jersey, Roger n'était absolument pas intéressé par la religion, même si, pour ne pas contrarier son père, il assistait à l'office dominical en priant, chantant et suivant le service avec respect. Sa mère lui avait donné des leçons de piano et il avait une voix claire et bien timbrée qui lui valait toujours un franc succès dans les réunions de famille où il entonnait de vieilles ballades irlandaises. Ce qui l'intéressait vraiment à l'époque, c'étaient les histoires que leur racontait, à lui et à ses frères et sœur, le capitaine Casement lorsqu'il était de bonne humeur. Des histoires de l'Inde et de l'Afghanistan, et surtout ses combats contre les Afghans et les sikhs. Ces noms et ces paysages exotiques, ces voyages où il traversait jungles et montagnes recélant des trésors, des fauves, des bêtes venimeuses, des peuples ancestraux aux étranges coutumes, des dieux barbares, enflammaient son imagination. Ces récits, parfois, ennuyaient ses frères et sa sœur, mais le petit Roger aurait pu passer des heures et des jours à écouter les aventures de son père sur les lointaines frontières de l'Empire.

Dès qu'il sut lire, il prit plaisir à se plonger dans les histoires des grands navigateurs, les Vikings, les Portugais, les Anglais et les Espagnols qui avaient sillonné

LE LANGAGE DE LA PASSION, *chroniques de la fin du siècle*.
TOURS ET DÉTOURS DE LA VILAINE FILLE (Folio n° 4712).
LA TENTATION DE L'IMPOSSIBLE (Arcades n° 93).
VOYAGE VERS LA FICTION (Arcades n° 95).
DE SABRES ET D'UTOPIES, *Visions d'Amérique latine* (Arcades n° 101).
LE RÊVE DU CELTE (Folio n° 5587).
LES CHIOTS, *photographies de Xavier Miserachs*.
ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION, *conférence du Nobel*.
THÉÂTRE COMPLET

Aux Éditions de l'Herne

UN DEMI-SIÈCLE AVEC BORGES (Cahiers de l'Herne n° 79).
UN RASTA À BERLIN, *suivi de MA PARENTE D'AREQUIPA*.

Aux Éditions Plon

DICIONNAIRE AMOUREUX DE L'AMÉRIQUE LATINE.

Aux Éditions Terre de brume

ENTRETIEN AVEC MARIO VARGAS LLOSA, *suivi de MA PARENTE
D'AREQUIPA*.

Mario Vargas Llosa

Le rêve du Celte



Le rêve du Celte

Mario Vargas Llosa

Cette édition électronique du livre
Le rêve du Celte de Mario Vargas Llosa
a été réalisée le 19 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070451654 - Numéro d'édition : 249604).

Code Sodis : N54724 - ISBN : 9782072484636
Numéro d'édition : 249606.